

Suite de la page 49



J.C. GUILLAUME

“Personne ne se dit : aujourd’hui, je vais faire un chef-d’œuvre...”

Vous avez commencé à peindre très jeune, vous peignez depuis plus de 70 ans...

C’est ma seule façon de m’exprimer. Je viens à l’atelier tous les jours, aux heures claires. Je prends soit du papier, soit une toile et je lance les choses comme elles me viennent. Petit à petit, c’est la toile qui me conduit. La peinture, c’est mon discours permanent. J’aime travailler tous les jours, week-end compris. Des amis m’appellent la religieuse de la peinture. Parce que j’adore les cloîtres. Et parce que, quand je fais une pause, je fais le tour de mon jardin et de la galerie qui relie la maison et l’atelier.

Quand vous vous installez devant cette toile blanche, savez-vous ce que vous allez peindre ?

La main est l’intermédiaire entre le tableau et mon corps. Mais la main ne fait pas toujours ce que je veux qu’elle fasse. Parfois, je travaille une journée entière. Puis, je ferme l’atelier, j’attends que la nuit passe. Car tout ce que vous tentez d’ajouter à la lumière artificielle, il faut souvent le détruire. Alors, quand j’ai encore envie de travailler, je monte dans mon bureau et je gribouille sur des carnets, des petits formats.

Et je vais me coucher. Le lendemain, quand je retrouve ma toile dans l’atelier, il m’arrive de démolir les trois quarts de ce que j’ai peint la veille !

Vous arrive-t-il de détruire des toiles ?

En quantité ! Quand elles ne me conviennent pas, je

tape dedans. Mais, quand vous détruisez, vous construisez en même temps. Si je détruis en partie une toile, c’est avec ce qui reste que je vais reconstruire. Travailler une toile avec des repentirs, des choses qu’on laisse, cela peut être plus fort, parfois. Une toile, cela se nourrit. Mais, vous savez, chaque jour est différent. Personne ne se dit, en arrivant devant sa toile : aujourd’hui, je vais faire un chef-d’œuvre...

Vous peignez et vous écrivez aussi beaucoup dans vos carnets. J’y ai lu ceci : “Pour moi écrire et peindre, c’est chaque jour lutter contre la mort...”

Inventer, rêver, travailler, c’est vital. Cela me protège de la noirceur de l’idée de la mort qui, en permanence, nous côtoie. Quand ma mère est décédée, ma sœur et moi sommes allées chez elle et avons trouvé ses souliers, posés d’une certaine manière, et ses lunettes. Ce ne sont pas des natures mortes parce que ces objets sont quand même habités. Quand je dessine un bouquet de fleurs, c’est un clin d’œil à la vie, à la nature. Mais c’est le même combat, que l’on écrive ou que l’on peigne...

L’art de peindre, c’est un combat ?

Il y a quelque chose de très physique dans la peinture. On se bat debout contre une toile. J’ai d’ailleurs besoin de sommeil, d’être reposée pour peindre. Je ne peux pas travailler si j’ai mal à la tête ou si j’ai trop bu. Car, oui, il faut se battre. Une toile, c’est une surface qui d’abord vous intimide, c’est beau, blanc... Il faut

essayer de sortir l’essentiel. Je pense que l’on a toujours tendance à être trop bavard, à trop raconter. Il faut arriver à faire ressentir fortement les choses avec le minimum d’éléments.

C’est un combat. Une passion aussi ?

Ma passion de peindre s’est toujours montrée semblable à celle de vivre. Il y a un dialogue avec la toile et c’est aussi un dialogue avec le spectateur. J’y mets ce que j’ai envie de mettre. Je suis très attachée à ce que le spectateur lise ce qu’il a envie de voir.

Tout le monde ne lit pas la même chose...

Non, c’est ce que j’appelle l’œuvre ouverte. Je propose une série d’interrogations, de lumières. Et le spectateur prend ce dont il a envie ou besoin. C’est pareil pour l’écriture. Les mots ont un écho différent selon ce que vous cherchez. Pour certains, Proust est le plus grand ; pour d’autres, Proust est le plus ennuyeux.

Que souhaitez-vous exprimer dans vos toiles ?

C’est le cœur qui, souvent, dicte la main. J’adorais mon frère. C’était un grand chirurgien. Il est mort d’un cancer de la moelle après avoir souffert pendant sept ans. Il avait foi en la médecine et espérait toujours être sauvé. Pendant cette période, j’ai travaillé des toiles assez sombres. Je portais cette angoisse. Je broyais du noir, y compris quand je mélangeais des couleurs. Après sa mort, j’ai remis de la couleur dans les toiles. Il y a des choses difficiles à exprimer en peinture et il y a des choses qu’il n’est pas possible d’exprimer autrement que par la peinture. Je glisse des confidences dans mes toiles, mais tout le monde ne les saisira pas de la même façon.